

Jacques Chauviré, *Élisa*, Le temps qu'il fait, 2003

Élisa est un livre précieux. Objet soigné, dont on a un plaisir charnel à toucher et à feuilleter les pages après avoir observé la belle illustration de couverture où le peintre Truphémus suggère, dans la délicatesse des formes, des mouvements et des couleurs, les tremblements quasiment sensuels de l'émotion. Émotion qui baigne l'histoire, aux allures nettement autobiographiques (mais est-ce le plus important ?), d'un petit garçon de 5 ans – dont le père est mort à la guerre de 14 – en quête d'amour auprès d'une douce jeune fille de 18 ans. Émotion délicate que suscitent les souvenirs d'un vieil homme restituant dans la lucidité des mots l'atmosphère, les sentiments, les gestes, les paroles et les silences d'un lieu et d'une époque dont une rencontre tardive pourra profiler le retour éphémère. La lecture d'*Élisa* ne s'arrête pas au dernier mot du texte : entre attachement et bouleversement – c'est selon – ce récit bref et apparemment simple sollicite forcément quelque chose dans les mystères de la mémoire.

J.-P. L., mars 2004

Jacques Chauviré, *Passage des émigrants*, Le Dilettante, 2003.

L'insondable et l'ordinaire

Il y a des écrivains parfois qualifiés de « mineurs », que l'on gagne à connaître et à faire connaître. Jacques Chauviré, comme son confrère et compatriote Jean Reverzy, est un médecin dont la « carrière » de romancier, liée à l'exercice et à l'expérience de son métier, n'embarrasse pas les chroniques à la mode ; et pourtant, le monde littéraire ne peut que s'enrichir de la connaissance de son œuvre.

Né en 1915 près de Lyon, encouragé et conseillé par Albert Camus dont il devint l'ami, Jacques Chauviré, parallèlement à son activité de médecin généraliste à Neuville-sur-Saône, publie entre 1958 (*Partage de la soif*) et 1980 plusieurs romans dans lesquels la maladie, la pauvreté, la vieillesse et la mort sont transcendées par un regard profondément humain posé sur les humbles protagonistes de ces récits, et par la présence d'un personnage récurrent, le docteur Desportes, confronté aux souffrances et aux difficultés des êtres dont il a la charge.

La parution récente d'*Elisa* (Le Temps qu'il fait), court récit par lequel Chauviré rompt un silence de 20 ans, coïncide avec le beau risque pris par deux éditeurs de faire reparaître deux romans : *les Mouettes de la Saône* (Lettres sur Cour) et *Passage des Émigrants* (Le Dilettante). Ce dernier relate les péripéties d'une double fin de vie : celle de Maria et Joseph Montagard qui, persuadés par leur fils, ont abandonné leur maison et leur terre des Dombes pour une « Résidence » perdue sur une terre lointaine, aux rivages d'un Océan qui figurent le bout du monde, le bout de la vie. Venus d'un pays d'eaux dormantes dans un pays de tempêtes (météorologiques et urbaines), émigrés sur ces bords inconnus, il faudra qu'ils se familiarisent avec l'environnement humain et naturel, qu'ils luttent le plus possible contre le « passage » irréversible de la résidence à l'hospice, à l'intérieur duquel d'autres migrations sont réservées d'une infirmerie à l'autre, d'un étage à l'autre jusqu'à l'ultime « passage ».

La prose claire et précise épouse les hésitations, les convictions, les doutes, les douleurs et même les vides d'êtres simples, dévoilés par la vieillesse et la vie en commun, les petits espionnages et les grandes peurs. La personnalité du docteur Desportes, à la fois forte et ambiguë, variant selon les points de vue adoptés par la narration (ceux de ses patients, de ses

acolytes, ou le sien propre), domine socialement cet univers en déliquescence, ce monde de l'attente (l'attente inépuisable d'une guérison, d'un retour chez soi, d'une visite, de la construction de nouveaux pavillons où l'on pourra continuer à attendre, pense-t-on, plus sereinement, une attente dont on se cache mal, au fond de soi, qu'elle est celle de la mort).

Passage des Émigrants, par le miracle de la fiction romanesque, réussit ce que ne réussissent presque jamais les documents, reportages ou essais sur la vieillesse, dont Desportes dit qu'elle « n'intéresse au fond personne. Les vieux sont devenus les asociaux de notre temps car chacun les juge encombrants bien qu'inoffensifs. Tout le monde sait que leurs protestations seraient vite étouffées. Vous représentez-vous ça : une manifestation de vieillards ! ». À travers Maria et son optimisme tranquille, à travers Joseph, son obstination et, à partir de son veuvage, sa solitude coriace, à travers leurs voisins et compagnons de retraite, à travers les mesquineries, les obsessions, les rivalités, les égarements d'un microcosme au fonctionnement kafkaïen, on se prend à se « passionner » pour des personnages sans pouvoir et sans avenir, pour leur histoire et leurs mystères. « On ne sait pas ce qui se passe dans les profondeurs », avoue Montagard ; comme en écho, quelques pages plus loin, Desportes : « La véritable aventure consiste à assumer le quotidien ». L'insondable et l'ordinaire, deux dimensions qui, réunies, composent l'harmonie de ce beau roman.

J.-P. L, février 2004

**Jacques Chauviré : *Les mouettes sur la Saône, Le temps qu'il fait, 2004*
*Journal d'un médecin de campagne suivi de Funéraires, Le temps qu'il fait, 2004.***

Les eaux du temps

Les éditions Le temps qu'il fait ont eu une bonne idée, ou une bonne occasion, ou les deux : publier conjointement deux ouvrages de Jacques Chauviré, écrivain et médecin, homme de fiction et homme de terrain : *Les mouettes sur la Saône*, roman initialement publié en 1980 chez Gallimard, et *Journal d'un médecin de campagne*, jusque là inédit.

La Saône est une rivière d'apparence tranquille ; le narrateur (comme l'auteur) la connaît bien, qui ponctue le récit de son enfance de points de vue « actuels », d'intrusions dans le temps de l'écriture : l'eau calme, comme le temps, comme la vie, recèle des courants irrésistibles et des profondeurs insondables, au-dessus desquels les mouettes semblent vouloir maintenir la force de la mémoire. « L'important réside dans la substance et la fuite des eaux ». Récit d'une enfance, donc, et d'une amitié : celle de François, élevé par sa mère et sa grand-mère (son père est mort à la guerre de 14), avec son cousin Bill, ou Le Bouib (entre autres surnoms), attardé mental, atteint d'une soif inextinguible et pour cela toujours à la recherche de l'eau, de cette eau qui investit le roman comme la maison familiale.

Car *Les mouettes sur la Saône*, roman d'initiation à la vie rurale et urbaine, à l'amitié, aux relations humaines, à l'existence, est aussi un récit aquatique, quête de la rivière, quête des sources, quête des profondeurs. Quête fatale ? L'eau est si proche, tapie à quelques centimètres sous la maison, qu'elle finit par tout envahir, jusqu'à tarir avec l'adolescence l'amitié privilégiée de François pour Bill, jusqu'à menacer la demeure où s'éteint la grand-mère, tandis que les parents de Bill cèdent, l'un à la folie (l'oncle Lazare), l'autre à la maladie

(la tante Flo, chétive anglaise). Roman sombre, cruel parfois, roman d'un pourrissement progressif, *Les mouettes sur la Saône* n'est pourtant pas un roman austère ; c'est aussi une galerie pittoresque de portraits, où les êtres sont décrits sans concessions mais avec sensibilité, sans illusions mais avec l'humanité que l'on décèle dans les précédents textes de l'auteur ; c'est en outre un récit en mouvements : ceux des eaux, certes, mais aussi ceux des personnages, dans les recoins de la campagne, entre étang et rivière, dans les rues de la ville, entre Perrache et Bellecour, et ceux des va-et-vient entre les Dombes et Lyon... Roman réaliste ? Peut-être, si le réalisme consiste à explorer la face cachée des êtres et des choses, à découvrir la vérité enfouie sous la surface, au plus profond.

Dans cette perspective, le *Journal d'un médecin de campagne* est significatif jusque dans les aveux de l'écrivain : « La réalité déçoit l'imaginaire mais elle lui est indispensable. L'imaginaire ne peut se passer d'elle pour élaborer des formes. [...] L'œuvre n'est réussie que dans la mesure où elle suggère la forme, de même l'art figuratif n'est plein qu'à partir de l'instant où le spectateur passe au-delà du réel dans un monde qui l'exhause et le transcende ».

De fait, ce *Journal*, élaboré entre 1950 et 1959, est bien celui d'un homme de l'art, ou des arts : la médecine, avec ses précisions physiologiques poussées jusqu'au morbide, ses considérations sociales aux confins de la révolte, sa sensibilité personnelle sans mièvrerie, le naturalisme qui n'exclut ni l'humour ni l'autocritique, l'évocation d'un monde où se côtoient le petit peuple de paysans, celui des bourgeois, les enfants, les vieillards, et la Nature à laquelle aucun n'échappe. Et aussi l'art de l'écriture, à une période de véritable gestation de l'œuvre littéraire (le premier roman de Jacques Chauviré, *Partage de la soif*, parut en 1958) : les notes du médecin sont pleines de livres, d'auteurs favoris, et des rencontres décisives avec deux grands amis en littérature : Albert Camus et Jean Reverzy, qui ne furent pas pour rien dans le destin littéraire de Jacques Chauviré.

Comme *Les mouettes sur la Saône*, complémentaire du roman dans son autonomie, le *Journal d'un médecin de campagne* fait la part belle à l'élément liquide : la Saône est toujours là, préférée au Rhône, à « ses tumultes » et à « sa vanité grossière » ; l'eau qui s'écoule non loin de l'étang dormant et de son mystère, l'eau inséparable de la mémoire :

« Leurs profondeurs recèlent des histoires très anciennes comme les miroirs conservent sans doute des images en leur tain.

La mort dans une eau calme a des traits maternels. »

L'eau et la mort, bien sûr : les dix petits tableaux des *Funéraires* qui ferment le *Journal* témoignent, sans désespoir mais sans angélisme, de l'irruption de la mort dans le quotidien ; et pour finir, de la présence de la réalité dans la fiction, puisqu'au dernier de ces tableaux, on rencontre Billy ou Babouin, le cousin qui « avait toujours soif », mort à soixante ans, véritable métaphore de la vie, lui qui « était devenu le maître de l'étang et des cascades », « ressuscité » par la grâce de l'écriture.

J.-P. L, février 2005